

PAGES

MANQUANTES

LES CLOCHES DE SAINT-BONIFACE

REVUE ECCLÉSIASTIQUE ET HISTORIQUE

Comprenant douze pages, publiée le 1er et le 15 de chaque mois.

Abonnement : Canada, \$1.00 par an. Etats-Unis, \$1.25. Etranger, 7 francs.

SOMMAIRE :—Sir Wilfrid Laurier—Voyage de S. G. Mgr l'Archevêque—
Les sauvages du Canada—L'apostolat dans le monde—La visite du
général Pau—Lettres de Mgr Provencher à Mgr Lartigue—Les Soeurs
Grises dans l'Extrême Nord—Profession religieuse à l'Académie Saint-
Marie—Profession religieuse à la Maison Provinciale—Ding! Dang!
Dong!—R. I. P.

VOL. XVIII

1 MARS 1919

No 5

SIR WILFRID LAURIER

Le 17 février, Sir Wilfrid Laurier a remis son âme à Dieu après une très courte maladie, au cours de laquelle il avait demandé et reçu tous les secours de la religion. La nouvelle de sa fin soudaine a provoqué de très nombreuses sympathies. De magnifiques hommages ont été déposés sur sa tombe. Sa mort et ses funérailles ont pris les proportions d'un véritable deuil national.

L'illustre défunt était l'un des hommes d'Etat canadiens les plus richement doués et les mieux cultivés. Au cours de sa longue carrière, il a connu les plus brillants succès. Pendant quinze ans il a occupé le poste de premier ministre du pays. Même après sa chute du pouvoir, il demeura la grande figure de l'arène parlementaire.

Ses vertus privées, ses qualités de coeur et sa grande dignité de vie ont toujours été l'objet de l'admiration générale. Son honnêteté a toujours été à l'abri de tout soupçon; contrairement à bien d'autres, il n'a pas profité de la politique pour s'enrichir et il est mort pauvre.

Naturellement, sa vie publique a été vivement discutée et elle le sera encore. Comme l'a fait remarquer avec justesse, M. Henri Bourassa, "pour juger l'homme d'Etat, sa carrière, ses actes, ses idées, ses tendances, . . . il faut le reculer du temps, l'apaisement des passions et des préjugés; il faut surtout attendre le plein développement d'actes divers posés au cours d'une carrière longue d'un demi-siècle. Dans la vie d'un chef d'Etat et de parti, l'historien consciencieux a le devoir de rechercher les multiples facteurs de son influence et de son action publique, de distinguer entre les actes volontairement posés et les causes subies ou simplement acceptées. Toujours difficile, cette tâche est particulièrement ardue dans un pays et à une époque où il n'existe à peu près pas d'opinion libre des passions de parti. Elle est presque impossible tant que

vivent les contemporains d'un homme éminemment sympathique et charmeur, dont la force et l'influence tenaient plus à l'affection des cœurs qu'aux convictions raisonnées de l'intelligence."

Quoiqu'il en soit, les catholiques de l'Ouest, particulièrement ceux du Manitoba, ont trop souffert de sa politique scolaire—ils en souffrent encore et en souffriront peut-être toujours—pour ne pas rappeler des griefs qu'ils ont tant de fois formulés. Pour ce faire, nous nous servons des termes même de l'Action catholique de Québec, qui n'ont rien d'amer et font large la part des circonstances atténuantes.

"Comme les autres hommes d'Etat canadiens, Sir Wilfrid Laurier a été aux prises avec des problèmes épineux, d'une solution particulièrement difficile. Si tous admirent la souplesse avec laquelle il les a abordés et traités, l'unanimité est moins complète sur la manière dont il les a résolus. Beaucoup, même parmi ses plus fervents admirateurs, regrettent qu'il n'ait pas tendu à Sir Charles Tupper une main secourable, lorsque le vieux chef protestant lui demanda son secours pour le règlement de la question manitobaine. Beaucoup lui reprochent d'avoir reculé devant les fanatiques lors du règlement de la question scolaire en Alberta et en Saskatchewan...

"Sir Wilfrid Laurier pensait comme ses compatriotes canadiens-français sur ces brûlantes questions. Ce serait une injustice à sa mémoire que de laisser croire qu'il n'a pas lutté pour faire triompher sa manière de voir. A l'époque des difficultés manitobaines il écrivait à un ami :—"Je puis cependant dire avec vérité que depuis douze mois surtout cette question m'a occupé jour et nuit, et que, sans vaine jactance, j'y ai donné plus de temps peut-être que tous les ministres ensemble. J'ai constamment travaillé auprès de nos amis des autres provinces à les amener à la seule solution possible de cette question, c'est-à-dire à la restauration des droits des catholiques..."

"Lors de la brûlante question des écoles de l'Ouest, il éclatait en sanglots, en pleine séance du Conseil des Ministres, en constatant l'inutilité de ses efforts pour amener ses collègues à accepter la première clause scolaire qu'il avait fait rédiger, et qui donnait aux catholiques et aux Canadiens-français pleine mesure de justice.

"Dans toutes ces occasions il aurait pu, il est vrai, faire comme d'autres, sortir de la vie publique, ou continuer à revendiquer la plénitude de nos droits, à la tête du groupe de partisans qui auraient voulu le suivre.

"Pourquoi ne l'a-t-il pas fait? Manquait-il de la force de volonté nécessaire pour repousser l'occasion de monter au pouvoir, qui s'offrait à son parti? Plus tard a-t-il négligé de jeter du côté de ce qu'il savait être le droit et la justice, le poids de son prestige, par crainte de sacrifier une situation péniblement acquise?

"N'était-il pas plutôt fermement convaincu que le meilleur moyen de sauver ce qui pouvait être sauvé était de plier devant l'orage, comme le capitaine qui se laisse dériver à la cape au lieu d'abandonner son

navire? A-t-il obéi à la conviction profonde et maintes fois manifestée que, "dans un pays comme le nôtre, composé d'éléments divers, dans lequel les catholiques sont en minorité, aucune classe ne saurait prétendre à des droits absolus... que l'apaisement, la concorde et l'union sont le levier le plus puissant par lequel on peut faire respecter les droits de toutes les classes..." et que son devoir était d'éviter au pays des luttes aussi stériles que dangereuses?

"La dignité constante de sa vie, l'élévation de son caractère permettent de penser que dans ces circonstances difficiles, Sir Wilfrid Laurier a plutôt obéi à des motifs d'ordre élevé. L'histoire dira si sa manière de voir était la plus juste et la plus pratique; elle grandira ou diminuera dans la même proportion sa renommée de politique habile, d'homme d'Etat aux vues larges et nettes. Mais quoiqu'elle dise, elle laissera à sa figure assez d'éclat pour lui permettre de vivre dans la mémoire de ses compatriotes."

Les funérailles du grand homme d'Etat ont eu lieu le 22 février à la basilique d'Ottawa. Elles ont revêtu un caractère très solennel. Son Excellence Mgr le Délégué Apostolique a chanté son service. S. G. Mgr Mathieu, archevêque de Regina, a prononcé son éloge funèbre en français, et le R. P. John E. Burke, Pauliste, de Toronto, en anglais.

Nous recommandons instamment son âme aux prières de nos lecteurs.

VOYAGE DE S. G. MGR L'ARCHEVEQUE

S. G. Mgr l'Archevêque a fait un court voyage à Montréal et à Ottawa. Dans la première ville, il a présidé l'une des séances de "l'Action française", à laquelle le R. P. Louis Lalande, S. J., a prononcé une remarquable conférence sur "la Race supérieure". Monseigneur a prononcé une allocution, dont "Le Devoir" du 20 février a publié le texte. La veille, ce journal avait publié un article très sympathique à l'endroit de notre cher Archevêque.

Monseigneur a assisté, les 25 et 26 février, au congrès de l'Association canadienne-française d'Education d'Ontario, dont nous aurons l'occasion de reparler.

LES SAUVAGES DU CANADA

D'après le rapport du département des Affaires indiennes de l'année finissant le 31 mars 1918, le nombre des aborigènes du Canada, sans tenir compte des Esquimaux, est de 105,998. 8,414 seulement ont conservé le paganisme primitif. 43,986 sont catholiques, 10,183 anglicans, 12,820 méthodistes, 2,155 presbytériens, 1,217 baptistes et 1,426 professent d'autres croyances chrétiennes.

L'APOSTOLAT DANS LE MONDE

Au début de leur cinquante et unième année de publication, les **Mission catholiques** de Lyon avaient demandé à S. G. Mgr Le Roy, évêque d'Alinda et supérieur général de la Congrégation du Saint-Esprit, de souligner cette étape en rappelant des souvenirs du demi-siècle écoulé et en formulant les espérances que font naître les nouvelles conditions d'apostolat créées par la guerre. De ce magistral article, animé d'un puissant souffle apostolique et ouvrant d'immenses horizons sur l'avenir, nous détachons la partie suivante :

Sur le lointain rivage où sa vocation l'a conduit, il arrive parfois que le missionnaire, fatigué de son labeur incessant, souvent déçu, le coeur meurtri, se demande ce qu'il fait au milieu de tant d'hostilité, d'indifférence, d'inconstance et de faiblesse. Tant d'efforts, et si peu de résultats!— Sans doute. Mais s'il cesse de regarder à ses pieds les difficultés journalières dans lesquelles il se débat, pour porter plus loin ses regards, derrière lui, il mesure alors avec surprise et consolation la distance qu'il a parcourue, les progrès qui se sont réalisés, le changement qui s'est fait.

Il en est de même en ce qui concerne la marche générale de l'Apostolat. Chaque semaine, le Bulletin apporte le récit des luttes, des accidents, des besoins du missionnaire: révolutions, persécutions, tueries, pestes, famines, inondations, tremblements de terre, ruines et misères... Et le lecteur pourrait dire: "C'est donc toujours la même impuissance!"—

Eh! bien, non. En jetant un coup d'oeil sur les derniers cinquante ans, les observateurs les plus pessimistes conviendront que, malgré tout, la Providence n'est pas restée inactive et "qu'un renouvellement se poursuit sur la face de la terre."

On a souvent demandé des miracles.

Et quel temps fut jamais plus fertile en miracles?...

Toutes les puissances adverses ont été ébranlées, et les derniers coups qu'elles ont reçus pendant la guerre qui se termine, ne sont pas les moins surprenants. Des événements, qui paraissaient impossibles il y a 50 ans, il y a 10 ans, il y a 4 ans, se sont accomplis et s'accomplissent sous nos yeux avec une rapidité et un imprévu qui déconcertent.

C'est le Fétichisme africain, qui formait autrefois comme un bloc énorme et formidable, avec l'ensemble incohérent de ses pratiques monstrueuses, l'esclavage, les sacrifices humains, l'anthropophagie, l'infanticide, l'exploitation éhontée de toutes les faiblesses, les pratiques d'une sorcellerie démoniaque, et qui, tous les jours un peu plus, voit tomber ses forces malfaisantes devant les conquêtes européennes et le développement des Missions. En cette année 1919, tout le continent africain, sauf la République de Libéria et l'Abyssinie, se trouve être sous la domination des Etats de l'Europe, les chemins de fer et les fils télégraphiques traversent les déserts, les steppes, les forêts et les plateaux autrefois inconnus de l'homme blanc, et de l'un à l'autre Océan le voyageur chrétien pourra, désormais, à ses diverses étapes, prier devant l'autel du vrai Dieu.

Ce sont les vieilles religions orientales qui se trouvent elles-mêmes menacées. L'Inde fermente. Le Japon s'est transformé tout à coup. Et l'Empire Céleste d'autrefois, qui paraissait figé dans une immobilité millénaire, est devenu la République chinoise, ouverte à toutes les nouveautés.

C'est l'Islam—l'Islam, si redoutable à la Chrétienté!—frappé et affaibli dans la personne du "Grand Turc", et perdant son emprise à la fois sur la Tripolitaine, l'Egypte, les îles de la mer Egée, la Palestine, la Mésopotamie, la Syrie, l'Arménie. Constantinople même devient comme le bien commun des puissances chrétiennes, et, après des siècles de combats, d'attente et d'espérance, Jérusalem est délivrée... Quelle croisade ambitionna jamais pareils résultats?

C'est le Protestantisme luthérien, principe de tant de révoltes ultérieures, terrassée dans les ambitions criminelles dont il avait empoisonné la Prusse et, par la Prusse, toute l'Allemagne. Beaucoup, surtout parmi les Neutres, n'ont pas compris la Guerre, et personne encore n'est en mesure de dire quelles en seront les suites. Mais que serait-il advenu de la vie chrétienne et de la civilisation même si la "kultur" prussienne et luthérienne avait pu dominer l'Europe et le monde et l'organiser à son profit?

C'est enfin le Schisme de Byzance, dont l'Empire des Tsars s'était fait le rempart, qui se dissout avec lui dans une décomposition lamentable. Pie IX, excédé de son intolérance, l'avait maudit : la malédiction a porté...

Quels événements! Ils auraient autrefois passé pour invraisemblables, et nous en sommes aujourd'hui les témoins.

* * *

Est-ce à dire que dans la bienheureuse période qui s'ouvre pour l'Eglise catholique, nous n'aurons qu'à nous laisser vivre sans avoir désormais rien à craindre de personne?

Assurément non. "Ne pensez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre; je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive du combat." Ce sont les paroles du Maître : nous ne les oublions pas.

Mais, selon le mot de Joseph de Maistre, "quand Dieu efface, c'est pour écrire." Et comme, pour ces nouveaux caractères qui doivent être tracés sur le tableau du monde, Dieu veut se servir de la main des hommes, ceux des hommes qui se sont mis au service de Dieu doivent se tenir prêts.

La vocation apostolique de la France a été souvent donnée comme un motif particulier d'espérer qu'elle sortirait de ses épreuves. Pie X le lui avait rappelé, on s'en souvient, dans cette réunion solennelle de novembre 1911, à l'occasion de la création de plusieurs cardinaux, dont quatre français.

"Que vous dirai-je à vous, maintenant, chers fils de France, qui gémissiez sous le poids de la persécution?—Le peuple qui a fait alliance avec Dieu aux fonts baptismaux de Reims, se convertira et retournera à

sa première vocation. Les mérites de tant de ses fils qui prêchent la vérité de l'Évangile dans le monde presque entier—et dont beaucoup l'ont scellée de leur sang... appelleront, certainement, sur cette nation les miséricordes divines.

“Les fautes ne resteront pas impunies; mais la Fille de tant de mérites, de tant de soupirs et de tant de larmes, ne périra jamais.

“Un jour viendra—et nous espérons qu'il ne tardera guère—où la France, comme Saul sur le chemin de Damas, sera enveloppée d'une lumière céleste, où elle entendra une voix qui lui répètera: “Ma fille, pour quoi me persécutes-tu?... ”

“Lève-toi et lave-toi des souillures qui t'ont défigurée... Fille première-née de l'Église, nation prédestinée, vase d'élection, va porter, comme par le passé, mon nom devant tous les peuples et devant les rois de la terre.”

Ces jours seraient-ils venus?

Ils sont du moins prochains, espérons-le. Il faut que la France, miraculeusement sortie vivante, quoique blessée, de l'agression formidable d'août 1914, se mette maintenant à cette double tâche avec toute l'énergie qu'elle a montrée dans la guerre: réorganisation religieuse à l'intérieur, et reprise de son apostolat au-delà de ses frontières. L'une ne va pas sans l'autre et, du reste, l'une et l'autre s'entraident.

Dans son seul domaine colonial, la France réunit aujourd'hui plus de 40 millions d'âmes, qui, pour la plupart, sont des âmes païennes. Elle ne peut les abandonner: n'est-ce pas pour les éclairer et les sauver que la Providence les lui a remises?

Et c'est pourquoi jamais les Oeuvres de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance n'ont été plus opportunes, jamais les vocations religieuses et apostoliques n'ont été plus nécessaires.

Du même coup, les **Missions Catholiques**, au début de ce second cinquantenaire de leur existence, devront prendre un nouvel essor. Un abonné clairvoyant leur écrit: “Vous devriez faire une propagande effrénée pour répandre votre Revue. Aucune lecture n'est plus propre à fortifier la foi, en même temps qu'à intéresser, à instruire et à faire du bien... On oublie trop que les oeuvres nécessaires à l'apostolat lointain sont d'une efficacité merveilleuse pour maintenir et développer chez nous la vie chrétienne, exciter le zèle et susciter des dévouements. Dites-le, je vous prie.” (1)

(1) **Les Missions catholiques** sont publiées à Lyon, 14, rue de la Charité. L'abonnement de ce très intéressant bulletin hebdomadaire de l'Oeuvre de la Propagation de la Foi est de 12 francs par an pour le Canada.

— Le R. P. J.-W. Vézina, O. M. I., depuis onze ans curé de Kenora, Ont., a été nommé principal de l'école industrielle de Lebrét, Sask., en remplacement de feu le R. P. A. Dugas, O. M. I. Le R. P. J.-E.-S. Thibaudeau, O. M. I., de Duluth, Minn., a été nommé curé de Kenora.

LA VISITE DU GENERAL PAU

Les 21 et 22 février, le général Pau, à la tête d'une mission française, a visité Winnipeg et Saint-Boniface. Des réceptions officielles lui ont été faites à l'hôtel de ville de Winnipeg, au parlement provincial, chez le lieutenant-gouverneur et au collège de Saint-Boniface.

Au parlement le premier ministre, M. Norris, lui a souhaité la bienvenue et M. P.-A. Talbot, député de la Vérendrye, lui a adressé un discours en français. Le général a répondu en français et l'un de sa suite a traduit sa réponse. C'est ainsi qu'il parle aux auditoires de langue anglaise.

A Saint-Boniface il en a été autrement. Il n'y eut pas besoin de traduction. Le général, qui arrive de l'Australie, a été particulièrement heureux de se trouver en contact avec un auditoire français et très touché de la réception qui lui était faite. Jamais peut-être une foule aussi compacte s'était pressée dans la grande salle du collège. M. J.-H. Bourgoïn agent consulaire français, lui présenta une courte adresse au nom de la colonie française manitobaine, et M. le Maire H. Béliveau, qui présidait la réunion, lui lut une magistrale adresse, rappelant brièvement les traces françaises imprimées dans le sol de l'Ouest et faisant de délicates allusions à la glorieuse part de la France dans la grande victoire qui a couronné les efforts des armées alliées.

Le vieux général répondit avec tout son coeur et fut à maintes reprises chaleureusement applaudi. Il démontra que la France n'avait pas voulu la guerre, mais qu'une fois la partie engagée elle mit tout à contribution pour la gagner. Il dit qu'il n'avait jamais douté un instant du triomphe définitif. Sa confiance reposait dans le bon droit de la cause de son pays, dans la détermination et la ténacité du gouvernement, du peuple, de l'armée, et dans la justice de Dieu.

LETTRES DE MGR PROVENCHER A MGR LARTIGUE

28 Juin 1836.

Monseigneur,

J'ai ordonné vos trois prêtres, dont deux ont l'air bien gauches. Je n'ai pu quitter Montréal que mardi matin, le 21; le soir j'étais à Nicolet, d'où le gouverneur était parti le matin, très enchanté de la maison, de l'endroit, de la réception, etc. Monseigneur, qui avait interrompu sa visite pour le recevoir, était encore à la Baie. Il arriva à Nicolet le lendemain, 22; il est bien portant. Je lui ai remis mes mémoires et lui ai rendu compte de mes opérations; il en a paru satisfait. Il dit que sa lettre à la Propagande ne demande pas à retarder la mesure, mais informe seulement qu'il n'a pas encore obtenu l'agrément du gouvernement. Il

dit de plus qu'il vous avait écrit à ce sujet et qu'il a agi conjointement avec Monseigneur de Sydime. Dieu le veuille! Mais je crois qu'il ne se rappelle pas le contenu de cette lettre, car si elle n'avait fait qu'informer qu'il n'avait pas le consentement du gouvernement, le préfet et le secrétaire de la Propagande n'auraient pas été inquiets sur la conduite à tenir, et moi qui l'ai lue, je n'aurais rien appris de nouveau. Il m'a dit: "Prenez garde de me compromettre, en disant que j'ai demandé à différer". Je ne cesse pourtant pas de le croire. On dit que le choléra sévit à Rome: ce qui pourrait bien influencer sur cette affaire, ainsi que sur bien d'autres; chacun va se sauver à la campagne et les bureaux ne seront guère fréquentés. D'un jour à l'autre toute inquiétude peut être dissipée. Je le désire.

Monseigneur m'a dit qu'il n'avait pas trouvé de missionnaires pour la Colombie. Personne n'a entendu dire qu'il en ait cherché; je regrette beaucoup que ce départ n'ait pas eu lieu. J'ai quitté Nicolet vendredi. Dimanche, j'ai assisté à l'office de la Rivière du Loup, (1) après lequel j'ai chanté un *Te Deum* avec mon compagnon de voyage. J'étais en route pour Montréal où j'avais été invité à officier le jour de la St-Pierre: ce que je ferai demain. Le principal but de mon voyage était de me trouver au service de M. Deguise, que je chanterai le lendemain de la St-Pierre. Je retournerai ensuite à Yamrachine et de là à Québec, où l'on m'attendait pour la St-Pierre; je tâcherai de m'y trouver pour la dédicace. Si vos bulles arrivent, je reviendrai à Montréal pour votre installation.

M. Quiblier me disait à mon premier passage: "Je voudrais bien que la Ste Vierge, déjà patronne de la ville, reste patronne du diocèse."

Je laisse cette lettre à Montréal sans savoir comment ni où elle parviendra à Votre Grandeur. Comme elle ne contient rien de pressant, un retard d'un jour ou deux ne dérangera rien.

Je vous souhaite bonne santé au milieu de ces grandes chaleurs. Heureusement que vous touchez à la fin. Je vous prie de saluer Monseigneur Gaulin, si vous le voyez. J'espère le rencontrer quelque part d'ici au printemps.

De Votre Grandeur le très humble et très obéissant serviteur.

† J. N. Ev. de Juliopolis.

* * *

Monseigneur,

Québec, 2 août 1836.

La lettre de Monseigneur de Québec, en date de ce jour, vous consolera un peu. La dépêche de Lord Glenelg (2) est peu gracieuse, mais enfin elle aidera à avancer plus sûrement. Comme on ne donne que malgré soi, on donne le moins qu'on peut. Il paraît que cette affaire de sépa-

(1) Aujourd'hui Louiseville. M. Lebourdais, alors curé de cette paroisse, avait accompagné Mgr Provencher en Europe et avait payé ses frais de voyage.

(2) Ministre des colonies.

ration a été traitée par la cour de Rome après mon départ, comme la lettre de Monseigneur de Québec le suggérait. Peut-être que cette dépêche ou du moins la décision de la cour d'Angleterre a été envoyée à Rome par l'évêque Bramston, qui a traité cette affaire. En ce cas on pourrait supposer que vos bulles sont en chemin. Pour plus de sûreté, l'évêque de Québec va écrire pour lever toute difficulté.

A présent que vous êtes sûr qu'à Rome et en Angleterre on approuve un évêque à Montréal, ne pourriez-vous pas envoyer de suite les noms de ceux que vous voulez présenter à la cour de Rome pour qu'elle vous donne un coadjuteur. On paraissait disposé à nommer en même temps un évêque de Montréal et un coadjuteur. Le pape m'en a parlé et la Propagande encore plus. Comme il y avait des intrigues à craindre, j'ai écarté la question et j'ai dit ce que j'ai écrit dans mon mémoire du 20 mars, à savoir que vous enverriez des noms, quand vous auriez pris possession. Le pape me dit alors de vous le faire savoir. A Rome on paraissait le désirer et je n'ai pas manqué de leur faire connaître l'avantage qu'il y aurait si vous pouviez prendre possession et faire pour ainsi dire les fondations de ce nouvel évêché. Personne ne connaît mieux que vous les affaires de ce nouveau diocèse et surtout tout ce qui concerne le Séminaire de Montréal. Il y a toujours des difficultés pour nommer un évêque successeur à celui qui meurt sans coadjuteur. Charlottetown en est une triste preuve. Le clergé, que la Propagande a consulté, a suggéré un autre sujet que celui recommandé par l'évêque de Québec, parce que ce dernier n'appartient pas au diocèse de Charlottetown. L'évêque de Québec ne pourra guère plus pour la nomination de l'évêque de Montréal que pour celle de celui de l'isle St-Jean. Votre Grandeur jugera comme elle le croira plus avantageux pour la gloire de Dieu.

Je serai à Nicolet pour l'examen. Je ne suis pas fixé sur la route que je suivrai ensuite; je monterai probablement à Montréal. Dans mon voyage de Kamouraska, je me suis rendu à Rimouski pour y voir M. Picard. A mon retour j'ai visité la côte du Nord, i. e. la Malbaie, les Eboulements, la Baie St-Paul et St-Urbain. J'ai quitté Kamouraska le 26, après avoir marié ce jour-là le docteur Brossard. Je suis à Québec depuis jeudi. J'y ai trouvé une lettre de M. Thibault en date du 8 décembre, qui m'apprend que tout va bien à la Rivière-Rouge. Il me donne le détail de sa gestion, de ses préparatifs pour continuer l'église, de ses travaux dans le ministère. Il me dit surtout qu'il vit en paix avec ses confrères, qui, dit-il, ont voulu le tracasser dans les commencements et qui l'ont laissé tranquille, quand ils ont vu qu'il ne répondait pas et s'en tenait à mes instructions.

Je ne vois encore personne sur lequel je puisse compter pour mettre à la tête de la mission de l'Océan Pacifique. M. Mailloux décline. Avez-vous quelqu'un dans votre district? Monseigneur de Québec veut me donner celui qui voudra accepter. Il s'agit de le trouver. Je ne connais pas le clergé.

† J. N. Ev. de Juliopolis.

LES SOEURS GRISES

dans l'Extrême Nord du Canada

Par le R. P. Duchaussois, Oblat de Marie-Immaculée (1)

III

LES SOEURS GRISES A LA MISSION DE LA NATIVITE

La deuxième fondation des Soeurs Grises dans l'Extrême Nord fut le couvent des Saints-Anges, à la mission de la Nativité, sur le lac Athabaska.

Cette mission fut la première et est restée la plus importante des missions arctiques. Outre une partie considérable de la tribu des Cris, les Montagnais s'y rendent en grand nombre.

Elle prospérait lentement depuis un quart de siècle lorsque les Soeurs Grises furent appelées à y établir un couvent. C'était en 1874, soit sept ans après leur arrivée à Providence.

* * *

L'histoire de cette fondation relève de la casuistique très spéciale de ces terribles pays, isolés de tout le reste du monde.

Mgr Clut (auxiliaire de Mgr Faraud), se trouvant en janvier 1874 à la Nativité et ayant appris que le "bishop" Reeves allait amener à Athabaska deux instituteurs jugea que le seul moyen d'enrayer le désastre de cette arrivée des protestants, était l'ouverture immédiate d'une école catholique par les Soeurs Grises. Mais on ne pouvait songer à tenter auprès de leur Maison-Mère à Montréal les démarches prescrites par la règle. Une année entière n'y eût pas suffi.

Mgr Faraud, chef du vicariat, alors en France, pouvait moins encore être consulté. Mgr Clut écrivit à l'Hôpital du Sacré-Coeur de Providence une lettre pressante demandant qu'on lui envoyât deux religieuses pour commencer une classe, en assurant qu'il s'entendrait avec la supérieure générale pour faire régulariser cette hardie initiative en opposition avec les constitutions de l'Institut.

* * *

Le 30 juin, la Soeur Lapointe partit, accompagnée des Soeurs Michel et Domithilde. Après vingt jours de navigation, elles arrivèrent à Athabaska et furent introduites dans leur demeure provisoire, hangar antique et délabré dont on avait commencé les réparations, en attendant une autre résidence.

Le premier repas fut servi : de la viande sèche mélangée de suif, des fruits bouillis, un plat de lait, le tout dans de vieilles écuelles de fer-

(1) Voir *Les Cloches*, pages 5, 24 et 38.

personnel a été servi de patates trois fois par jour jusqu'au commencement de septembre, et elles étaient meilleures que jamais à pareille époque. Merci à notre cher pourvoyeur!"

* * *

Tous les riverains du lac Athabaska furent rapidement conquis par le dévouement des religieuses.

"Nous avons ici, écrivait-on du couvent des Saints-Anges, en 1914, un véritable dispensaire à toutes les heures du jour. Il n'y a pas dans le pays un individu qui n'ait recours à nous en cas de maladie légère ou grave. Soeur Laverty est non seulement garde-malade, mais aussi docteur, chirurgien, dentiste, si bien que des étrangers, et les principaux du pays, se sont cotisés pour lui acheter une chaise de dentiste, l'an dernier..."

Mais c'est à l'enfance premièrement que venaient se consacrer les Soeurs missionnaires.

La tâche devait être ardue. Il ne se trouvait, pour y aider, aucun sillon tracé par d'autres, aucun précédent d'éducation. C'était la terre tout embroussaillée du paganisme à défricher et à ameublir. Les bonnes religieuses ont su admirablement transformer les jeunes intelligences qui leur étaient confiées.

* * *

Les inspecteurs du gouvernement—tous protestants—l'ont, maintes fois, officiellement constaté :

Le premier, tout à fait inattendu, se présenta au lac Athabaska en 1908.

Écoutons la Supérieure raconter ce grand événement :

"Un inspecteur nous arrive, ce qui émeut tout le monde dans la maison. Il prend des notes très détaillées sur le local et sur les enfants. Il invite la maîtresse à faire la classe, comme d'ordinaire. L'examen dure de une heure à cinq heures, sans interruption.

"Quand tout est fini, Monseigneur qui l'accompagnait le pria d'excuser les manquements qu'il avait pu remarquer et de vouloir bien se souvenir que les élèves ne savaient pas un mot d'anglais, ni de français avant de venir au couvent..."

"L'inspecteur protesta qu'il était pleinement satisfait.—Mgr l'Evêque, ajouta-t-il, a dit un mot que je ne puis accepter, c'est le mot manquement. Je dois vous dire que ce mot ne paraîtra pas dans mon rapport. En vérité, je ne sais comment les Soeurs peuvent obtenir de tels résultats avec leurs enfants. Mon rapport surprendra tout le monde, comme je suis sûr pris moi-même de l'oeuvre qui se fait ici..."

Plusieurs élèves des Soeurs Grises occupent présentement des positions enviées des blancs : "traiteurs", commis, interprètes, etc. L'un d'eux se prépare au sacerdoce, dans un de nos juniorats. D'autres aspirent à le suivre.

* * *

Mais de tels résultats ne s'obtiennent pas sans beaucoup de peine. Est-il besoin de dire à quelle source inépuisable s'alimentent la charité et le zèle des Soeurs Grises?

C'est dans la dévotion au Sacré-Coeur. La Vénérable Mère d'You-

ville en avait été l'un des premiers apôtres au Canada Elle remit à ses religieuses le soin de la faire fleurir, parmi elles d'abord, et ensuite dans toutes leurs missions. Leur première fondation du Mackenzie fut l'Hôpital du Sacré-Coeur. Le Coeur de Jésus, gravé sur la croix de leur poitrine, les enflamme de toutes les ardeurs du sacrifice et oriente leur vie entière vers le divin Modèle.

Et, tout naturellement, leur dévotion profonde au Coeur de Jésus s'unit à la dévotion à la sainte Eucharistie. Avec quelle gratitude elles souscrivirent aux désirs de Pie X lorsqu'il ouvrit, tout grand et accessible à tous, le tabernacle. Les Soeurs expliquèrent à leurs enfants les décrets du saint Pape sur la communion fréquente et eurent la joie d'en constater chez tous les salutaires effets.

* * *

Le couvent du lac Athabaska admire, en ce moment même, la grâce de Dieu portant vers l'Eucharistie d'une façon extraordinaire une sauvegeonne de la tribu des Cris.

Christine fit sa première communion le 8 décembre 1915, à l'âge de deux ans et onze mois. On aurait pu l'admettre six mois plus tôt, car non seulement elle distinguait déjà le pain eucharistique du pain ordinaire, ce qui est la condition requise; mais elle possédait si bien les vérités essentielles du catéchisme, qu'il était impossible de surprendre dans ses réponses une seule contradiction.

Elle eut ses deux ans tout juste au deuxième Noël de sa vie. On lui expliqua ce qu'étaient la crèche, les bergers, les mages. Que faisait Christine? Elle allait droit devant le tabernacle, s'agenouillait et récitait sa prière.

—Pourquoi, lui demandait-on un jour, ne te voit-on jamais à la crèche? Elle est si belle avec les lumières et les décorations autour du divin Enfant! Et toutes les autres fillettes vont y admirer le petit Jésus!... Toi, jamais.

—Mais, répondit-elle, là, le petit Jésus, il ne vit pas. Ici, dans sa petite maison, il vit, et, moi, je lui parle."

Enfin, le jour tant désiré de sa première communion arriva.

Souvent elle avait échappé à la vigilance de ses gardiennes, et s'était fauflée jusqu'à la table sainte parmi les autres. Mais le Père passait outre, et c'était chaque fois un gros chagrin!... Le 8 décembre 1915, fête de l'Immaculée-Conception, il s'arrêta et déposa la blanche hostie sur les lèvres de cette innocente... Depuis lors, Christine ne vit plus que pour la communion.

—Je l'aime mieux, mon coeur, depuis que Jésus est là!" dit-elle.

Le ciel laissera-t-il cet ange à la terre? Des signes encore imprécis, mais inquiétants déjà, semblent indiquer que la petite âme sera bientôt mûre pour prendre son vol... Pie X, l'ami des enfants, la recevra, et le sourire du bon Pape ira aux Soeurs Grises du lac Athabaska qui donnent à Jésus ses petits frères des bois.

(A suivre)

PROFESSION RELIGIEUSE A L'ACADEMIE SAINTE-MARIE

Le 5 février S. G. Mgr l'Archevêque de Winnipeg a présidé une cérémonie de profession religieuse à l'Académie Sainte-Marie. Les Rdes Soeurs M. Jeanne de Rouen, Marie-Ignace et M. Pierre-Julien, de la Congrégation des SS. NN. de Jésus et de Marie, ont prononcé leurs vœux perpétuels.

Le R. P. Miller, O. S. M., a prononcé le sermon de circonstance. Mgr A.-A. Cherrier, P. A., V. G., et plusieurs prêtres de Winnipeg assistaient à la cérémonie.

PROFESSION RELIGIEUSE A LA MAISON PROVINCIALE

Le 15 février S. G. Mgr l'Archevêque a présidé une cérémonie de profession religieuse à la maison provinciale des Soeurs Grises de Montréal à Saint-Boniface.

Deux novices ont prononcé leurs premiers vœux: Soeur Eléonore Zastre, de Saint-François-Xavier, Man., et Soeur Mary Droftinza, de Yorkton, Sask.

Sept religieuses ont prononcé leurs vœux perpétuels: Soeur Justine Lachapelle, Soeur Anna Bélanger et Soeur Valentine Lacroix, de la Maison Provinciale de Saint-Boniface; Soeur Héloïse Closset, de l'hôpital de Saint-Boniface; Soeur Georgiana Lambert, de l'hôpital de Régina; Soeur Marie-Rose Antaya et Soeur Blanche Morin, du couvent de Saint-Norbert.

Monseigneur a prononcé le sermon de circonstance.

— Les commissaires d'écoles de langue française de la Saskatchewan, au nombre d'environ 250, ont tenu une convention à Régina les 18 et 19 février.

— "L'Union Canadienne" continue la série de ses intéressantes conférences, auxquelles le public porte un intérêt marqué. La conférencier du 23 février fut un jeune, M. Louis-Philippe Gagnon, qui parla avec succès de l'étude de l'histoire comme source de patriotisme.

R. I. P.

— Rde Mère Marie du Saint-Rédempteur, supérieure provinciale des Soeurs de la Présentation, décédée à Saint-Hyacinthe.

— M. Joseph Burke, ancien député canadien-français à la Législature provinciale, décédé en Californie, où il était allé passer l'hiver.